

La mort - ma mort (II)

C'est une certitude: nous allons tous mourir un jour. Et il nous est donné d'être conscients de cette issue. *«Quelle réflexion, quels sentiments vous inspirent la mort en général, et partant la perspective inéluctable de votre propre décès?»*: plusieurs personnalités d'horizons divers ont accepté de nous livrer leur analyse sur ce thème. Deuxième hôte de cette série: Marianne Guignard Fromont, responsable d'une entreprise de pompes funèbres.

Photo: M. Guignard Fromont



De quoi parle-t-on lorsqu'on parle de la mort? Est-ce du moment où l'on arrête de respirer? Dans ce cas, il m'est difficile d'en parler car je ne l'ai pas encore expérimenté. Je m'en suis juste rapprochée, pendant quelques minutes lors d'un réveil post-opératoire sans surveillance, les produits anesthésiants administrés à trop forte dose ayant complètement stoppé toutes mes fonctions respiratoires et musculaires. Le souvenir qui me reste de ce moment-là est un esprit très clair et une profonde angoisse: qui prendra soin de mes enfants si je meurs? Parle-t-on de ce qui se passe après la mort? Chacun a ses convictions, claires ou brumeuses, et je ne chercherai pas ici à défendre les miennes. Je préfère parler de ce que j'ai acquis par ma propre expérience. Par exemple, de ce qui s'est passé en moi lorsque j'ai eu l'occasion de contempler un corps mort. Car cela, par contre, je l'ai expérimenté un grand nombre de fois.

Enfant, j'habitais la campagne et il arrivait souvent que nous trouvions un animal mort, un oiseau tombé du nid, une souris, parfois un chat ou un écureuil écrasé par une voiture. Pour ceux-là, nous faisons un trou sous les raisinets du jardin ou sous un sapin dans la forêt, nous y plantons une croix faite de deux baguettes de noisetier attachées avec une ficelle. J'étais certes un peu tris-

te mais j'avais l'impression qu'en leur faisant une petite tombe, tout rentrait dans l'ordre.

Il y avait aussi quelquefois un petit veau, une chèvre ou une vache qui mourait chez nos voisins agriculteurs. Et puis chez nous, notre père tuait de temps en temps un poulet ou un lapin pour le dîner. Je l'aidais à enlever plumes ou peau et cela ne m'empêchait pas ensuite de trouver ces repas délicieux. Jusqu'au jour où nous avons retrouvé dans notre assiette, pour un repas de Pâques, le petit cabri dont mes frères et moi nous étions occupés pendant plusieurs semaines. Alors là non, pas question de le manger. Quand même il m'a fallu encore bien 25 ans avant de devenir végétarienne! Moins par souci de la diététique que par respect pour la vie...

La première personne que j'ai vue morte, c'est ma grand-mère. J'avais environ dix ans. Je l'ai observée d'abord un moment depuis le pas de la porte et ensuite je suis allée près d'elle. Elle était couchée dans son lit, elle était très belle, et j'ai pensé que la mort devait être pour elle plus facile que la vie: son visage s'était transformé, elle semblait être passée d'un monde de douleur à un monde de paix. Etre mort, après tout, n'était peut-être pas si terrible?!?

Un autre fait marquant a été la visite à un oncle, le jour précédant son décès. Je devais avoir une trentaine d'années. J'étais encore à ses côtés quand est arrivée une vieille dame, amie de la famille. Alors que visiblement mon oncle allait bientôt mourir, elle lui cria: *«Salut, comment tu vas? Tu verras, au printemps tu iras encore sûrement aux morilles!»*. Et là je me suis demandée d'où vient le malaise qu'on ressent lorsqu'on se trouve face à face avec une vie qui s'éteint, pourquoi ne peut-on pas juste écouter les mourants, pourquoi nous font-ils si peur? Et lorsqu'une tante très proche est morte, quelques années plus tard, j'ai pu l'accompagner tranquillement pendant les dernières semaines de sa vie. D'autres événements m'ont frappée de plus près: mon fils aîné,



Photo: L. Borel



Photo: L. Borel



«Je ressens un étrange sentiment de crainte mêlé de curiosité et de joie, un peu comme lorsqu'on prépare un voyage dans un pays lointain et inconnu»

âgé de 26 ans, est mort il y a huit ans. Nous avions une relation de connivence très forte, le vide qu'il laissait semblait impossible à combler. J'ai pu garder son corps à la maison pendant cinq jours et commencer un long travail de deuil. Cet événement a de surcroît fait remonter à la surface le souvenir d'une précédente grossesse qui s'était terminée au sixième mois par une fausse-couche. Une «fausse»-couche, mais un vrai petit garçon à qui j'ai enfin pensé à donner un prénom, 24 ans plus tard.

Mon père est décédé il y a deux ans. Mon fils cadet, âgé de trente ans, est mort il y a moins d'un an, encore une fois il a fallu réapprendre à vivre autrement, sans plus pouvoir partager tendresse, intérêts communs et parfois moments de crise. La mort s'est ainsi imposée comme partie intégrante de ma vie. J'ai appris à prendre soin des morts, et aussi à prendre soin de moi.

Chacun de ces décès a apporté son lot de réflexions, de sentiments de peur, de colère, de tristesse, à chaque fois tellement différents. Par contre, je crois pouvoir dire que je n'ai pas éprouvé de sentiment de révolte. Il est tellement clair que tout ce qui naît doit tôt ou tard mourir. Voilà qui, pour moi, est totalement intégré. Bien sûr, on souhaite toujours que ce soit le plus tard possible lorsqu'il

s'agit de personnes qu'on aime. De plus, chacun aimerait mourir avant ses enfants pour s'éviter la douleur de la séparation. Mais pense-t-on au chagrin de ceux qui nous survivront?

Une partie de ma vie de tous les jours porte également l'empreinte de la mort puisque, depuis cinq ans, j'ai ouvert avec un associé une entreprise de pompes funèbres. A titre d'exorcisme? Peut-être, un peu... Toujours est-il que je m'efforce de mettre à la disposition de ceux qui recourent à nos services ce que la vie m'a appris, de donner du temps au moment d'un décès, de faire connaître les droits de chacun, de laisser faire les familles, d'inventer avec elles des rituels, de soutenir, mais aussi de prendre en charge ce que les familles n'ont pas le courage, pas le temps ou pas l'envie de faire.

Dans ce contexte où la mort n'est plus juste une réflexion abstraite, quelles réflexions, quels sentiments m'inspire la perspective, inéluctable, de ma propre mort?

Les difficultés rencontrées dans ma vie, deuils ou autres, m'ont depuis quinze ans incitée - ou plutôt obligée - à entreprendre un travail personnel de fond. Un travail intense qui demande du temps, de la patience, qui fait parfois traverser des moments de désespoir et de découragement, mais qui finalement aide à comprendre la vie et à accueillir ses chocs et ses rayons de soleil.

On dit que les changements sont souvent difficiles à aborder car ils sont source d'inconfort et de remise en question. Alors, au moment de mourir, est-ce que je pourrai accepter de ne plus continuer mon chemin avec les gens que j'aime, accepter de laisser à d'autres des objets auxquels je suis attachée, de ne plus voir fondre la neige au printemps? Je ne sais pas encore et cela prend une grande place dans mes périodes de méditation. Je ressens alors un étrange sentiment de crainte mêlé de curiosité et de joie, un peu comme lorsqu'on prépare un voyage dans un pays lointain et inconnu.

C'est avec ma filleule de cinq ans que je fais maintenant des croix pour les grenouilles et les oiseaux morts. Parfois nous allons aussi poser sur la tombe de mes enfants les jolis cailloux dont elle remplit ses poches pendant nos balades en forêt, sous le soleil ou sous la pluie. La vie continue...

Marianne Guignard Fromont ■

Exposition

«Lorsque je serai porté-e en terre...»

Comment les juifs, les chrétiens, les musulmans prennent congé de leurs défunts.

30 avril – 1^{er} août 2004

Mardi à dimanche: 10 à 17 heures,
gratuit le dimanche de 10 à 13 heures.

Musées 31, La Chaux-de-Fonds.

Mardi 11 mai, 19h00, Café mortel: «Parlons de la mort»

avec M. Bernard Crettaz, sociologue. Entrée libre.

Brasserie de l'Ancien Manège, rue du Manège 19-21, La Chaux-de-Fonds.

Mardi 2 juin, 20h00, Table ronde: «Faut-il des rites?»

avec des représentants des différentes communautés religieuses, du vénérable de la Loge et d'une laïque. Entrée libre. Loge L'Amitié, rue de la Loge 8, La Chaux-de-Fonds.

musée d'histoire
la chaux-de-fonds